



*Commission  
Historique*

AWIRS  
CAHOTTES

(Hameau de Horion – Hozémont)

CHOKIER  
FLEMALLE – HAUTE  
FLEMALLE – GRANDE  
IVOZ – RAMET  
MONS

---

# -LES CHRONIQUES-

*1935-1946*

*Récits et Événements de cette Période*

PREMIÈRE PARTIE

## PREMIERE PARTIE – La Rive Droite - (Ivoz-Ramet)

## PENDANT LA GUERRE D'ESPAGNE, UN TÉMOIGNAGE

## 1936, la guerre d'Espagne ...

Il y a plus de soixante ans, commence en Espagne, une atroce guerre civile qui, en trois ans, va faire plus d'un million de morts et installer à la tête de l'État un régime autoritaire de type « fasciste » .

Pour renverser le pouvoir légitime républicain, les rebelles dirigés par le général Franco n'hésitent pas à faire appel à leur alliés naturels: les régimes nazi et fascistes installés au Portugal, en Italie et en Allemagne.

Les États démocratiques reculent devant un engagement clair et direct en faveur de la légitimité républicaine en Espagne. Pourtant, des volontaires choisissent librement de se joindre aux républicains espagnols pour combattre les forces fascistes dont on pressent déjà que, bientôt, elles constitueront une menace pour la liberté du monde entier.

Venus de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Amérique, et aussi de Belgique, ces volontaires ont fait l'aventure des Brigades internationales.

Photo (collection A. Delagoen --Marcel Séré en mai 1998)

Ce qui suit est un témoignage enregistré en 1997,  
par l'asbl « Les territoires de la mémoire ».

« Marcel Séré (1912-2000), ancien bourgmestre d'Ivoz-Ramet, était l'un des 2.000 Belges participant à cette lutte annonciatrice du combat à mort que les démocraties allaient engager contre la peste nazie, quelques mois à peine après la victoire des rebelles franquistes. Toujours vaillant et lucide, en dépit de ses 85 ans, il tire aujourd'hui quelques leçons de cette expérience douloureuse. »



- QU'EST-CE QUI AMÈNE, À L'ÂGE DE 25 ANS, UNE DÉCISION AUSSI GRAVE QUE L'ENGAGEMENT DANS LES BRIGADES INTERNATIONALES?

*Toute mon enfance a été marquée par des récits de luttes ouvrières, de combats pour la liberté et la démocratie. Mes grands-parents avaient connu ces luttes, participé à ces combats, et ils ont tenu à me faire partager leurs expériences, leur enseignement.*

*Aussi, depuis la fin des années 20, j'avais été aux premières loges pour suivre la montée du nazisme. Je m'occupais ici, à Ivoz-Ramet, d'une petite auberge de jeunesse, où nous avons accueilli des gens qui s'étaient sauvés d'Allemagne pour, déjà, échapper aux camps de concentration. Certains de ces jeunes Allemands partaient s'engager contre Franco, parce qu'ils savaient ce que cela signifiait chez eux.*

- ET VOUS LES AVEZ SUIVIS?

*Je ne me suis pas engagé tout de suite. A l'époque, j'avais recueilli un enfant espagnol, André Marcos, qui est d'ailleurs resté en Belgique où il habite encore, non loin d'ici. Il fallait d'abord que j'assume cette responsabilité. Mais, au vu des informations qui nous parvenaient, des discussions que je pouvais avoir, j'ai conclu qu'il fallait faire quelque chose, et je me suis engagé pour l'Espagne. Je suis parti tout seul, vers la Bidassoa, et j'ai participé aux opérations au sein du bataillon MEABE, première compagnie, dans les Brigades internationales. Vers la fin de la guerre, quand les Brigades ont été dissoutes, je suis revenu en Belgique, via la France.*

- POUR Y TROUVER, TRÈS VITE, L'OCCUPATION NAZIE...

*Oui. Et, tout naturellement, je me suis engagé dans la résistance, dans le réseau des milices de défense ouvrière (M.D.O.), ce qui m'a d'ailleurs valu une décoration à la Libération. On s'occupait notamment de renseignements, de sabotages, et d'une presse clandestine, dans les locaux de l'administration de Seraing. Après la guerre, j'ai été désigné comme délégué auprès de l'administration américaine. Puis, je suis devenu bourgmestre d'Ivoz-Ramet, jusqu'en 1970. Comme responsable socialiste dans une commune de la "banlieue rouge" de Liège, j'ai donc connu la Question royale, les grandes grèves de 60, auxquelles je n'ai guère participé: c'était plus syndicaliste que politique.*

- QUEL SENS DONNEZ-VOUS AUJOURD'HUI À CE COMBAT CONTRE LES FRANQUISTES D'ABORD, LES NAZIS ENSUITE?

*C'est difficile de porter un vrai jugement sur la société d'aujourd'hui. On est parfois amèrement déçu devant le*

*comportement indigne de certaines personnes, qui n'assument pas dignement leurs responsabilités. Mais il me semble que, quand même, la société est plus juste, qu'on doit avoir aujourd'hui plus de libertés qu'on n'en avait à l'époque.*

- ET LA RÉSURGENCE DE L'EXTRÊME-DROITE?

*Ici-même, il me semble que ce phénomène reste encore très faible. Mais il ne faut évidemment pas que cela grandisse. Pour cela, il est nécessaire d'informer les gens, les jeunes surtout. De rappeler ce qui s'est passé en Espagne, en Allemagne, en Italie. Il faut faire réfléchir en montrant des photos, en publiant des livres, en projetant des films, en réalisant des émissions,... Malheureusement, les gens ne s'intéressent pas toujours spontanément à ce qui se passe. Très peu s'informent du fonctionnement de la démocratie, même au niveau local. C'est dangereux.*

*Il est vrai que les jeunes vivent aujourd'hui une période difficile, où les valeurs peuvent paraître floues. Il faut que les responsables politiques jouent le jeu de la clarté, acceptent d'être mis à l'épreuve de leurs actes. Ainsi, je pense qu'il doit être possible de mieux lutter contre le chômage. Je constate en tous cas que, pour certaines choses, on trouve toujours de l'argent...*

- QUELLES LEÇONS TIRER D'UNE LONGUE VIE DE COMBAT?

*Si tout était à refaire, je le referais, mais avec une plus grande attention pour ma femme et mes enfants, dont je ne me suis peut-être pas assez occupé. La famille est pourtant la responsabilité la plus importante, c'est là que tout commence.*

*Pour le reste, je constate qu'aujourd'hui comme hier, l'argent continue à diriger les affaires. A ce niveau, il n'y a pas eu beaucoup de progrès en 60 ans.*

*La seule réponse à cela, la seule véritable garantie, c'est un maximum de clarté à tous points de vue. Qu'on puisse poser toutes les questions, et qu'on y ait toutes les réponses. Publiquement. Pas de huis clos. La clarté d'abord. C'était le mot d'ordre d'Henri Barbusse, un ami de Jean Jaurès qui fut assassiné pour avoir dénoncé les causes d'une autre guerre. Déjà...*

## LE M.D.O.

Dans les années 30, le POB s'engage contre la montée des forces antidémocratiques (Mussolini, Hitler, Franco). Les Milices de défense ouvrières (MDO), créées par le P.O.B., ont pour mission de préserver la démocratie et de faire barrage -par la force si il le faut- aux milices fascistes.

Quelques photos illustrent cette période de lutte, notamment contre Degrelle.

Ci-contre, à droite, en 1936 – Marcel Séré en uniforme du M.D.O (coll. Famille Séré)

Ci-dessous le groupe MDO d'Ivoz-Ramet (coll. Famille Séré)

- personnages connus : M. Séré en avant plan



On y trouve également Gilbert Stiennon, l'ami de Marcel tué par les Allemands en 1940-45. D'après certaines listes de prisonniers, il serait mort au camp de concentration de Neuengamme.



Les différents groupes de la Milice de défense ouvrière défilent à Fléron

Marcel Séré est juste derrière le drapeau suivi par son groupe d'Ivoz-Ramet qu'il dirigeait. Au dos de cette photo il a noté : « 1ères rangées Colsoul Albert et ceux d'Ivoz » (collection famille Séré). L'entraînement de la milice était basé principalement à la défense à l'aide de bâtons.

#### RÉCIT DE MARCELLE DELAY : J'AI 12 ANS EN SEPTEMBRE 1939

*Je suis née en 1927, au mois de janvier. En 1939, en septembre, j'avais 12 ans et j'étais en sixième année primaire à l'école communale de Ramet. Le 1er septembre 1939, les troupes Allemandes envahissaient la Pologne. Le 3 septembre la France et le Royaume-Uni déclaraient la guerre à l'Allemagne Nazie : c'était le début de la Seconde Guerre Mondiale.*

*Mme Jacquet nous l'a annoncé d'une façon tellement grave que je m'en souviens. Elle était l'institutrice en chef des filles et M. Dalhem, l'instituteur en chef des garçons. Elle avait dessiné la carte de l'Europe avec sa craie au tableau et nous a expliqué le conflit en cours.*

*Nous habitons dans une maison modeste (1 pièce en haut et 1 pièce en bas) au coin de la rue de la Centenaire, et celle du Thiers de Ramet, devenue ensuite rue des Rondes haies et depuis la fusion des communes dénommée rue Waraxhe.*

*Le 10 mai 1940, je me souviens, nous n'avions pas de radio, mon père était parti au travail à Cockerill à la pose du matin.*

*Ce sont les voisins sortis dans la rue qui nous ont alertés tôt ce matin là, du début de la guerre. Ils nous ont prévenus qu'il fallait évacuer. Le souvenir chez les anciens, des atrocités et les tueries des civils par les Teutons en 1914-18 étaient encore dans toutes les mémoires. En plus, on nous a prévenus que le pont d'Engis allait être détruit vers 15 heures. Ma mère était bouleversée, d'autant plus qu'elle n'était pas en bonne santé et que mon père n'était pas là ! J'ai vu les avions survoler la Meuse et le fort de Flémalle.*

*Finalement nous sommes allés chez la tante Alice à Engis; mon père nous a rejoints là-bas. Je ne sais plus comment il avait été prévenu. Nous avons soupé puis nous sommes partis vers la Flandre car nous devons nous rendre près de la frontière française.*

*Il y avait apparemment des arrangements entre les communes pour conduire des vivres là-bas et pour Ramet c'était le transporteur Lecocq qui s'était chargé des caisses.*

*Bien que nous possédions 2 vélos, nous allions, principalement, à pieds; mon frère 2 ans plus jeune que moi, et ma mère n'en avaient pas ! Ainsi quand c'était possible, mon père prenait ma mère sur son cadre et moi je faisais de même pour mon frère. Ce n'était pas facile et la plupart du temps nous marchions.*



Pont d'Engis après explosion – Coll. Marcelle Stiennon

*Nous avons suivi la file des gens qui se rendaient vers Wervicq. Que de monde en chemin ... Nous avons marché, marché, je crois que on ne s'arrêtait pas de peur d'être rejoints par les troupes allemandes.*

*Pendant plusieurs jours, nous avons dormi en chemin un peu partout. Une fois, nous avons pu dormir dans une ferme, dans la paille de la grange.*

*Le fermier, quelle que soit sa raison, nous y avait enfermés. Mon père était en colère, il craignait d'être pris dans un incendie suite aux bombardements. Au lever du jour, mon père a demandé du lait pour les deux enfants, il était tellement mauvais, caillé..., que nous n'en voulions pas et c'est mon père finalement qui a bu le lait. ... On n'avait pas encore compris ce que c'était d'avoir faim. Mais malheureusement, c'est venu en son temps.*

*Une fois, mon père nous a laissés dans une prairie sur le côté de la route et nous a demandé d'attendre. Il est parti rechercher ma mère restée à l'arrière, elle était faible et n'était pas capable de suivre le rythme. Nous avançons, en colonnes, au milieu d'autres réfugiés.*

*Puis, nous avons vu les bombardements à l'arrière, où nous venions de passer. Je crois que ce moment seul avec mon frère est un des pires de ma vie. Ils sont arrivés et notre soulagement a été immense.*

*En cours de route, changement d'avis de mon père, trop de monde allait à Wervicq. Alors il décidé de se diriger directement sur la France et nous avons marché jusque Saint-Quentin. (Note : c'est à 235 kms d'Ivoz-Ramet).*

*La-bas, nous avons été rejoints par les Allemands. A ce moment, on n'avait rien, ni à manger ni à boire.*

*Une anecdote dont je me souviens: mon père avait envoyé ma mère dans un café, ce qu'elle n'aimait pas, pour essayer de trouver de la nourriture. Ma mère revient en disant il n'y a qu'un dernier saucisson mais à l'ail, alors elle ne l'a pas pris. Mon père était fâché.*

*Nous avons pris le chemin du retour. Il y avait des cadavres dans les fossés, suite aux bombardements. Je vois encore l'homme au volant de sa voiture avec un trou dans la tête, certainement dû à un éclat. C'est des scènes que l'on n'oublie jamais.*

*Je ne sais plus comment on a fait pour revenir sans pratiquement manger ! Nous avons traversé un village qui de loin avait l'air paisible mais malheureusement il était plein de boches. Nous avons dormi dans une maison ouverte aux quatre vents, les portes étaient béantes un peu partout, certainement ces maisons avaient été fouillées par les soldats. Dans celle où nous nous abritons, un Allemand est entré avec un pistolet et une gourde. Il a braqué son arme sur le tête de mon père et l'a fait descendre dans la cave. Mon père a avoué qu'il avait eu très peur. Heureusement le militaire ne voulait qu'une boisson qui se trouvait dans un tonneau. Je ne sais plus ce que c'était.*

*Sur le chemin nous avons vu des vélos abandonnés et mon père a dit à mon frère d'en prendre un. Nous*

*avons alors été plus vite pour le retour.*

*Notre maison était restée telle qu'à notre départ et les voisins (ceux qui étaient restés) n'avaient pas souffert du début de la guerre.*

*Dans la précipitation du départ, nous avons oublié d'ouvrir la cage aux lapins. L'un était mort et l'autre bien maigre. On lui a donné des herbes, un peu à la fois.*

*Pendant cette guerre, nous avons bien dû manger ce qui se présentait. Heureusement mon père tenait un grand potager ... Mais je me souviens quand même du pain « gris » de chez Robyns, boulangerie située dans une maison au pied « du jeu » à Ivoz. Des maisons dans le prolongement de la route de France qui ont été démolies par après.*

*J'ai, avec les femmes des Thiers, été glaner dans les champs après le passage du fermier pour la récolte. On allait parfois loin, à pieds, même jusque Clavier, on n'en pouvait plus.*

*Nous ramassions des pommes de terre, des épis d'avoine et de froment. Notre voisin d'en face Eugène Crépin avait une machine pour moudre et cette farine a été bien utile.*

*Dès le retour à la maison, mon père a retravaillé à l'usine de Cockerill.*

*Après mes 15 ans, presque 16, j'ai dû également travailler. C'était à la biscuiterie Paquot, ce qui a aidé un peu mes parents financièrement mais ce travail m'a laissé de mauvais souvenirs. On travaillait à la chaîne et les jeunes, debout, « ramassaient » les biscottes, les deux mains en même temps. Ces biscottes sortaient du four sur un tapis porteur. Ramasser, en vitesse, les biscottes abîmait le bout des doigts. Il fallait mettre des papiers collants sur le bout des doigts pour empêcher les saignements. C'était pénible surtout quand mes doigts étaient tendres après avoir fait la lessive. La machine était en panne et pas moyen de la réparer alors tout se faisait à la main. Cela se passait avant ma pose de l'après midi. Mais je devais aussi lessiver après ma pose du matin. Ma mère était malheureusement bien malade avec des crises d'asthme et comme j'étais la fille de la maison...*

*En me levant vers 5h du matin, je devais tout d'abord allumer le feu, me laver et manger. Les femmes qui travaillaient à la biscuiterie passaient devant la maison et criaient « allez Marcelle ». Comme on n'avait qu'un réveil, je devais le régler sur l'heure de mon père avant d'aller travailler. Tout cela prenait du temps.*

*Descendre la rue dans le noir absolu me flanquait la frousse et comme les autres femmes ne m'attendaient pas... Pour moi, jeune fille, la pose du matin était une hantise d'autant plus qu'une fois je me suis presque trébuchée sur une « saoulée », un homme qui avait passé la nuit à boire et était couché sur le chemin.*

*Imaginez qu'à la biscuiterie il était interdit de prendre ne serait-ce qu'une biscotte, d'ailleurs on nous fouillait périodiquement.*

*Après la première journée de travail je n'ai pas voulu y retourner le lendemain, j'étais trop fatiguée et dégoûtée. Heureusement finalement, parce que ce jour là les Allemands ont effectué une rafle à la biscuiterie et des femmes ont dû les suivre... J'y suis retournée le troisième jour en disant que j'avais été malade le jour précédent. Je n'ai plus arrêté de travailler pendant un an. Il le fallait bien, malgré les conditions pénibles. C'est là que j'ai rencontré mon futur époux qui était dans la résistance. Je me suis mariée en décembre 1943. Nous avons vécu 57 ans ensemble.*

## JOURNAL CLANDESTIN

Dans l'interview accordée aux membres du « Territoires de la Mémoire », Marcel Séré a évoqué sa participation dans la presse clandestine.

Dans le livre « La presse clandestine de Seraing - 1940-1944 » (édité par les éditions du cerisier et réalisé par Micheline Zanatta, Jeanne-Marie Noiroux et Lily Rochette sous la direction de Michel Hannotte, directeur des travaux de l'IHOES), nous trouvons des renseignements sur cette publication qui n'aurait duré que jusqu'au mois de novembre 1943. Elle a été interrompue suite à des rafles et l'emprisonnement de certains membres.

Dans les notices biographiques, fin du livre, nous trouvons :

« Marcel Séré – A quatorze ans, il est inscrit à la jeune Garde socialiste. En 1932, il crée une section locale des Milices de la défense ouvrière. Il participe à la guerre d'Espagne parmi les Brigades internationales

.....

Pendant la guerre, il prend part activement à la résistance civile et armée. Il dirige un centre d'impression de presse clandestine et des groupes de diffusion de la presse ».

Il a réuni une équipe de jeunes étudiants, elle fait paraître « *L'Étincelle, journal des écoles professionnelles* ».

En voici des extraits, sur la page suivante (Coll. IHOES, Seraing) :

MARS 1942

# L'ÉTINCELLE

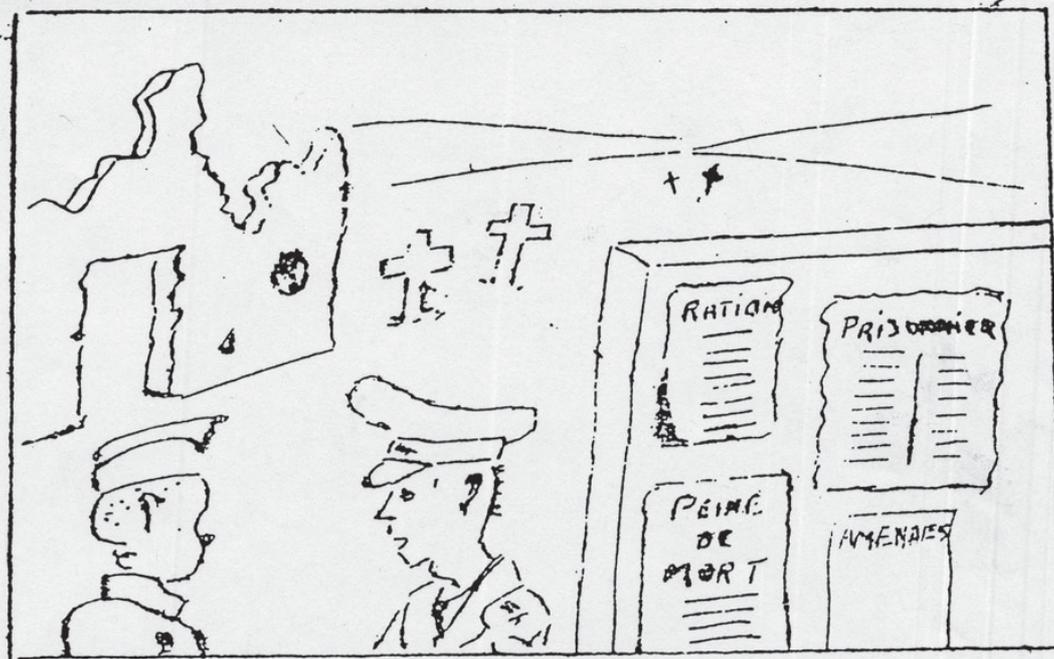
JOURNAL DES ÉCOLES PROFESSIONNELLES

50 cms

NOTRE PROGRAMME : Unir toutes les bonnes volontés, sans distinction de parti ni de religion, pour libérer notre pays des oppresseurs qui volent notre nourriture, qui fusillent, emprisonnent les meilleurs des nôtres et veulent transformer notre pays en un bagne et nos ouvriers en esclaves sans liberté.

Nous lutterons sans trêve contre ceux qui ont porté la guerre et la mort dans tous les pays.

SOLIDARITE : As-tu pensé que des nôtres sont fusillés ou condamnés, que d'autres sont traqués par la GESTAPO ? Que les familles de ces courageux n'ont plus de soutien ou de ressources ? Eux ont tout sacrifié pour faire leur devoir; et toi fais-tu le tien ? Verse tu au moins soit au F. E. R. pour les jeunes, soit au fonds SOLIDARITE pour les vieux, ou réclame tu des cartes de soutien ?



Nous pouvons résumer notre programme ainsi :  
 Nous lutterons d'abord contre l'ennemi n° 1 les fascistes  
 Mais ensuite contre l'ennemi n° 2 les responsables des guerres  
 et comme l'union fait la force, nous appelons vous nous toutes leurs  
 victimes, nous leur ordonnons : unissez-vous tous, vous êtes tous les  
 mêmes, que vous soyez Catholiques, Socialistes, Libéraux ou Communistes,  
 vous êtes tous des victimes et unissez-vous pour vous libérer.

**RÉCIT D'ANDRÉ WILMOTTE (NÉ EN OCTOBRE 1925): LE 7 SEPTEMBRE 1944, JOUR DE LIBÉRATION D'IVOZ-RAMET !**

*Le jour de la libération des hameaux de Ramet, Ivoz et Ramioul (rive droite), la commune appelée à ce moment Yvoz-Ramet (avec un Y), allait connaître un tragique événement. Les troupes allemandes battaient en retraite et tout laissait prévoir une libération de la commune, sans affrontement armé.*

*Déjà, certains enthousiastes circulent dans les rues pour signaler la libération; des drapeaux sont arborés à certaines fenêtres, hélas bien trop tôt.*

*Trois chars américains, en estafette du principal de la colonne de la 1ère armée US, sont déjà arrivés au hameau de Ramioul. Sur la place de Ramet, « la foule en liesse » s'impatiente. Un peloton de l'Armée secrète, l'arme au pied, attend de rendre les honneurs à nos vaillants GI's.*

*Tout à coup, des tirs d'armes légères sont entendus venant de Chokier et au loin venant d'Ivoz ...*

*Oscar Linnote, le chef de peloton de l'Armée Secrète (AS) envoie immédiatement un homme, Henri Deleval, à Ramioul, pour alerter les américains et un autre, votre serviteur, pour intimer au passeur d'eau (Mensier : voir chronique sur les passages d'eau) de rester sur la rive droite. J'y vais avec un vélo réquisitionné.*

*A mon retour, plus personne ! La place communale est déserte. Mais en amont du château de Ramet (note : il se trouve vers Seraing par rapport à la place) se pointent des tirailleurs allemands de la SS. Ceux-ci précèdent une auto-blindée.*

*Je ne fais ni une ni deux, j'abandonne le vélo et j'escalade le mur d'en face pour me blottir à son pied, je l'espère bien à l'abri. Ce mur était haut à l'époque et je me demande encore comment j'ai pu le franchir !*

*Quelques minutes interminables se déroulent ... puis un coup de feu claque ! Nous saurons par après que le jeune abbé Gabriel de Seymeries vient d'être abattu alors qu'aidé par André Willems et Joseph Gaal, il tentait de retirer le Drapeau Belge qui flottait au travers d'un auvent du clocher de l'église.*

*Comme je l'ai dit, la plupart des villageois s'imaginaient voir arriver les Américains et n'envisageaient pas le retour des Allemands. C'est pour cela que certains trop pressés et tellement heureux avaient déjà sortis le drapeau belge ...*

*L'auto-blindée et les tirailleurs traversent la place et poursuivent vers Ramioul (note : allant ainsi de Ramet en direction de Huy). Prévenu par l'armée secrète, un char américain les attendait...*

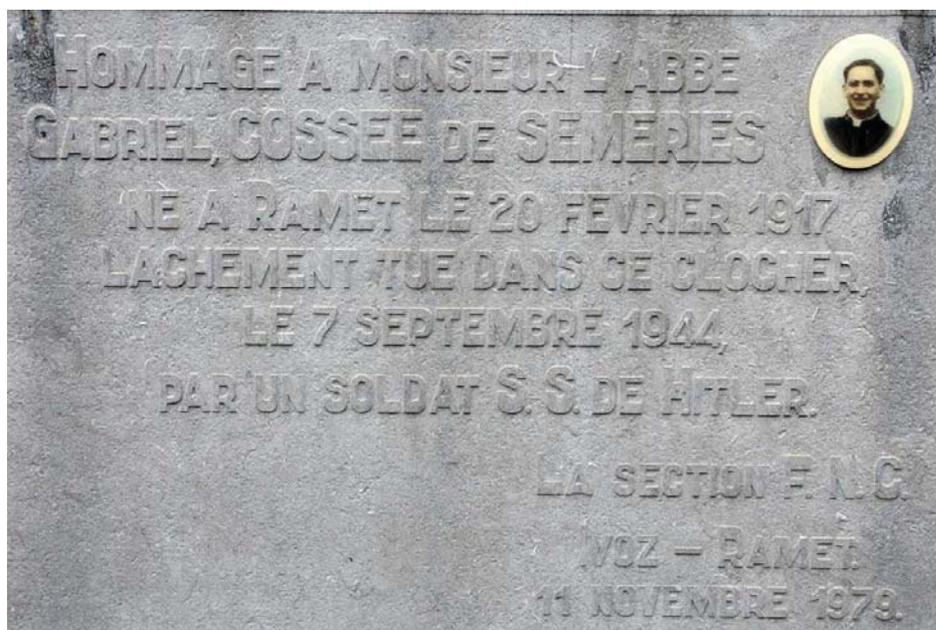
*Un seul tir d'obus et l'engin boche, arrivé au lieu-dit « Gotte Mayon », est atteint de plein fouet. Un SS est tué sur place, deux autres gravement blessés. L'un d'entre-eux décédera d'ailleurs à la clinique Merlot.*

*Les rescapés allemands font demi-tour et s'enfuient vers les hauteurs du Thier de Ramet. Finalement, ils seront interceptés et faits prisonniers par les hommes de l'AS dans les bois de Seraing, à la limite de la commune.*

*Hélas, le nombre de victimes ne s'achève pas avec le calme revenu. Quelques heures plus tard, des badauds curieux, principalement des grands-enfants entourent l'auto-blindée éventrée d'où émergent notamment des armes, des grenades, des mines (ils l'ignoraient !), mais aussi des bouteilles d'alcool français, des victuailles de luxe et des bidons d'essence emportés par les allemands dans leur retraite.*

*Des jeunes gens et 3 ou 4 adultes sont montés sur l'auto blindée, malheureusement sans trop de précaution, l'envie de posséder les biens étalés, après tant de privation, était humain.*

*Hélas c'est le drame! Malgré l'intervention de Oscar Deville, industriel (il a un petit atelier au Val Saint-*



Plaque commémorative apposée sur l'église de Ramet – Photo A. Delagoen

Lambert) qui tente d'écartier l'engin meurtrier (une grenade ou une mine ?), celui-ci manipulé par un plus jeune devenu trop curieux, explose dans les jambes d'Oscar et c'est la catastrophe. Oscar Deville est tué sur le coup mais d'autres personnes, portant plus éloignées, seront atteintes mortellement tandis que d'autres seront blessées.

Le bilan est lourd pour ce jour de libération ! Les 6 victimes mortelles, 5 sur place et une à la clinique, sont: Alice Rosier, Jean Graindorge, Aimé et Maria Petitfrère, Charlie Smal et René Lebeau.

Au nombre des blessés, on compte : mon frère Georges Wilmotte, Georgette et Alexandre Buriez, Lambert Langlois, Fernand et Louis Delhale, Vic Vandewaele, Eugène Lobet, Pierre Leroux, Nol Hazeis, Jean Humble. Du moins, ce sont les noms que j'ai trouvés par après, dans les archives communales.

Pour la petite histoire, la guerre n'est pas finie pour moi !

Mon peloton de l'AS, des volontaires, est désigné pour accompagner l'armée américaine, la branche « civile affaire » chargée de l'occupation des cantons rédimés. Nous avons ainsi logé à la Calamine -Moresnet. Nous avions pour mission d'assurer des patrouilles aux 3 frontières.

Par après, sur ordre, nous avons rendu nos armes.

La plupart de mes jeunes camarades ont souscrit, comme moi, un engagement volontaire dans l'armée belge qui se reconstituait.

Avec mes amis belges, nous avons été attachés au 17ème bataillon de fusilliers, lui même relevant du 5ème corps de la 1ère armée US, commandée par les généraux Bradley et Hubner.

Nous avons participé à la campagne d'Allemagne jusqu'à la ville de Leipzig.

Je me suis retrouvé, à la fin de la guerre, en mai 1945, en Tchécoslovaquie. J'étais incorporé alors au 5ème corps de la 3ème armée américaine commandée par le célèbre général Patton.

Ce n'est pas tout: dès notre retour en Belgique, on nous a cantonnés à Bourg Léopold, puis Vilvorde et enfin à Binche. Nous y avons gardé des prisonniers.

Finalement, j'ai été démobilisé à la mi-mai 1946 ! Apparemment on manquait de soldats à cette époque. Dans les années qui suivirent, j'ai encore effectué 3 rappels. Que de souvenirs ...



Ces 2 photos sont extraites d'un film récupéré auprès d'un Allemand. D'autres clichés du même film montrent qu'ils sont casernés dans notre région et qu'ils auraient participé entre autres, à l'aménagement du pont du Val Saint-Lambert et celui du pont-barrage.

Cette photo ci-dessous montre des canons du fort de Flémalle.

(collection Marcelle Stiennon)

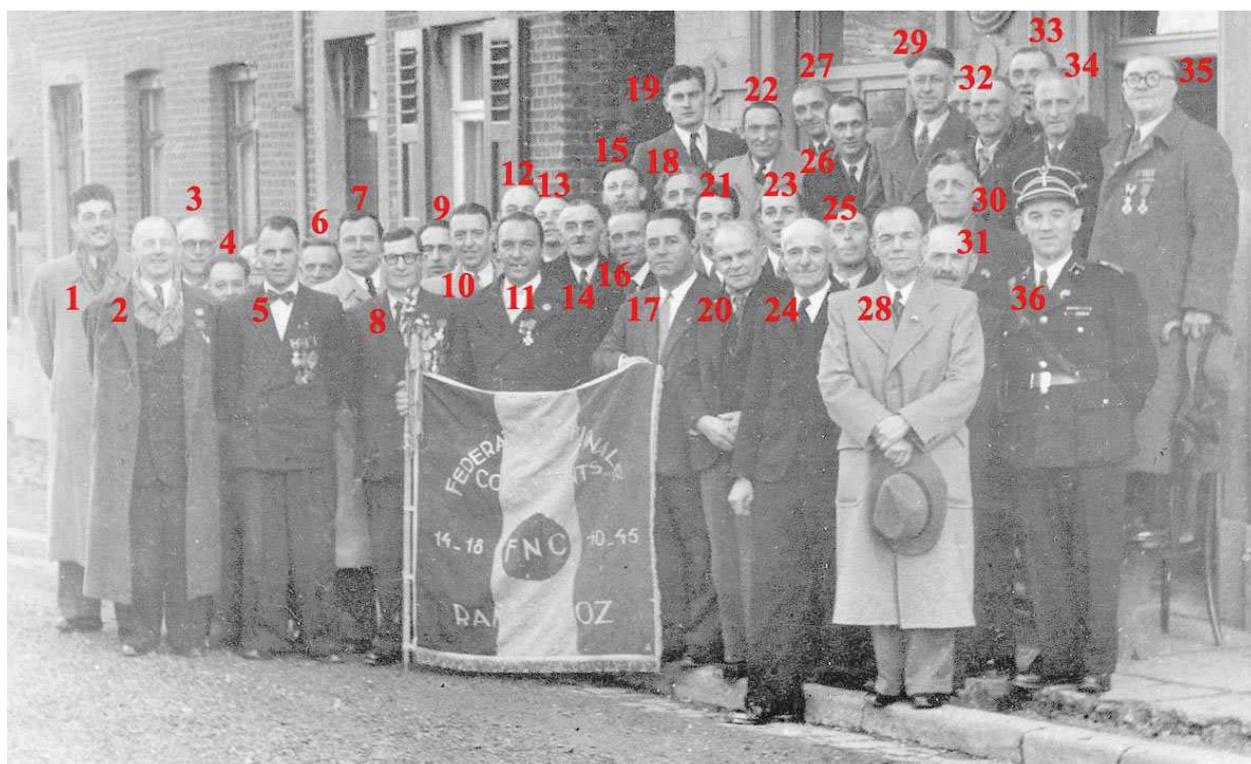


**PHOTO SOUVENIR DE 1946**

Tous les « combattants », survivants de la guerre, ne sont pas représentés sur cette photo. Chez les anciens, il y a eu « des braves » qui voulaient oublier ce triste épisode de notre histoire. Il y a aussi, la volonté chez certains de ne pas figurer, souvent pour des raisons politiques, sur cette photo.



André Wilmotte y figure, il nous a aidé à retrouver les noms des personnes photographiées. L'orthographe des patronymes n'est peut-être pas toujours exacte.



De gauche à droite

- Au 1er rang : n° 2 ? HYZETTE  
 n° 5 Antoine VIGNERON  
 n° 8 F. GUESSE  
 n° 11 Joseph GOES  
 n° 17 Louis WAUTHIER  
 n° 24 François HONNAY  
 n° 28 Gustave MARSIN  
 n° 36 Joseph HAVELANGE le garde champêtre
- Au 2e rang : n° 1 Georges HONIN  
 n° 4 Louis GODIN  
 n° 7 Albert PETERS  
 n° 10 Alexandre PREUDHOMME  
 n° 14 Eugène FAZIUS  
 n° 16 ? HONIN (père de Georges)  
 n° 20 Joseph LANGE, Bourgmestre  
 n° 25 ? NIVARLET (le père de Alexandre et Joseph)  
 n° 31 Jean PUTZEYS
- Au 3e rang : n° 3 Florent NIVELLE  
 n° 6 Ferdinand Noël (Garde champêtre)  
 n° 9 René CRESPIEN  
 n° 12 Alfred PIERLOT  
 n° 13 Inconnu ?  
 n° 15 Roger JANSSEN  
 n° 18 Fernand Noël  
 n° 23 Adolphe LAGNEAU  
 n° 30 Joseph JANSSEN

- Au dernier rang :  
 n° 19 André WILMOTTE  
 n° 22 Lucien LEEMANS  
 n° 27 Émile POLARD (boucher- charc.)  
 n° 26 ? GRAINDORGE  
 n° 29 Victor WILMAIN  
 n° 32 Edgard PERIN  
 n° 33 ? DELCOURT (père de Gaby)  
 n° 34 ? JORIS  
 n° 35 François TOHOGNE  
 (Un dernier personnage, au-dessus sans numéro, on ne voit que son crâne, on pense que c'est Marcel ROSSIAS).

Cette copie de l'affiche éditée par les éditions Van Steenbruggen de Marchienne-au-Pont reprend, notamment :

- les noms de soldats tués pendant la campagne des 18 jours.
- les noms de civils décédés pendant l'exode ou lors des bombardements du pont-barrage, mais aussi, suite à d'autres bombardements, comme celui du pont du Val ou de la gare de triage de Kinkempois.



Nous avons retrouvé un autre témoignage écrit. Apparemment, fin des années 80, celui-ci aurait été proposé à la publication (en partie ?), en éditorial de l'agenda des manifestations culturelles présenté par le foyer culturel de Flémalle. Ce témoignage est intéressant à plus d'un titre. D'abord parce que l'auteur signe de son nom de guerre « Rivière », - nom de guerre d'un résistant armé du groupe M.P. du Front de l'Indépendance d'Ivoz- mais aussi parce qu'il a laissé dans ses écrits des réflexions profondes sur la vie.

Nous avons relevé, ce qui suit, dans une lettre adressée le 2 mai 1986 à André Cools :

*« ... J'ai toujours cru que cultiver cette mémoire collective, rapproche les gens, les attache à notre terroir, à ceux qui y ont vécu ou qui y vivent, ainsi, lorsqu'on s'attache à quelque chose on a envie de la préserver.*

*Quand nous voyons par exemple combien les flamands entretiennent cet esprit et s'attachent à leur histoire, combien ce passé les lie à l'avenir, à l'intérêt de leur région, la solidarité qui en découle, je regrette notre détachement, notre indifférence en ce domaine.*

*Certes il ne faut pas tomber dans l'excès, le nationalisme étroit, qui conduit et a conduit certains jusqu'aux monstruosité du nazisme, mais sans faire erreur, je pense que notre population est assez nourrie d'internationalisme et d'esprit de tolérance, qui sont des barrières contre ces excès... »*

Il était trop modeste même quand il a enfin dévoilé quelques brides de son histoire auprès de sa famille. Pour ses proches, le recoupement de certains faits évoqués dans les mémoires, le désigne sans l'ombre d'un doute. Il est décédé en 2001, jour pour jour, 10 ans après l'assassinat d'André Cools, son ami depuis le mouvement de jeunesse « les faucons rouges ». Même s'il signe « Rivière », dans ses mémoires, nous estimons qu'il faut le citer, il s'agit de Marcel Séré dont nous avons déjà recueilli le témoignage sur la guerre d'Espagne auprès « des Territoires de la Mémoire ». Il aime les belles phrases, c'est parfois « lyrique », mais il faut retenir que les faits sont réels et qu'il les raconte avec son cœur. Les espacements ponctuant les phrases se retrouvent dans le texte original, ses pensées virevoltent.

Voici les écrits retrouvés :

*« .... Les rôles de Gilbert résonnent encore et résonnent toujours dans ma tête... Les nazis l'ont assassiné ...ils ont pris sa vie dans le sinistre camp de Neuengamme, après un supplice épouvantable, une mort si horrible que son souvenir me fait mal.*

*Cette nuit encore ces images reviennent tourbillonnent, obsède mes pensées... .*

*Pourtant autour de moi, tout est si calme ... . Assis sur l'escalier de pierres, le dos appuyé à la roulotte où dorment les camarades, c'est mon tour de veiller ...*

*Des centaines d'étoiles scintillent dans le bleu sombre du ciel ... Le silence est bercé par le murmure du vent dans les feuillages ... . Au loin un rossignol égrène le cristal de ses notes ... Et pourtant c'est la guerre ... Trois ans déjà de cauchemars, déjà ...*

*Après le coup d'hier (NB : un attentat) il y a de l'agitation chez les fridolins ... Il y aura sûrement des arrestations. On a bien fait de loger quelques jours ici. Le refuge n'est pas soupçonné, bien isolé dans la vieille carrière de la Rochette. Les baraquements des faucons rouges sont sûrs. Les gosses ont été écartés pour toute la semaine. Il ne faut pas qu'aucun sache ... Personne ... . Surtout pas mère ..., mère pardonne-moi les risques que je te fais courir ... que deviendrais-tu, seul avec l'enfant chassé par la guerre d'Espagne et que tu as accepté de recueillir ? (NB. il s'agit de André Marcos ). Obsédante, l'image de Gilbert, revient, balayant toutes les autres .... Je le revois comme si c'était hier ... .*

Il s'agit de STIENNON Gilbert

né à Ben – Ahin, le 12-03-1911 arrêté le 22-06-1941 à Seraing (au Val St Lambert), tué le 01-07-1942 à Neuengamme.

Le récit de sa mort a été confirmé par l'ancien député J.Lahaut, à son retour de captivité. Celui-ci a été déporté comme Gilbert au camp des prisonniers politiques de Neuengamme.



On voit, dans le fond de l'image, la falaise rocheuse de la carrière. Les 3 maisons sur cette photo sont encore existantes – Photo entre 1930 et 1940 collection A. Delagoen

*C'est en 1936 qu'il était venu pour la première fois, apportant son idéal et ses bras aux quelques amis qui assemblaient de vieilles planches pour bâtir les baraquements pour les jeunes, ... son sourire si bienveillant ... Les feux de camp qu'il égayait, son harmonica, son accordéon ... Sa gravité le jour où il nous amena quelques allemands antifascistes, évadés des camps nazis, les dos lacérés par les coups de fouets : Alfred, ... Bernard, ... Albert, ... eux aussi finalement tombés sous les balles. Ses yeux brillants quand il apporta nos premiers bâtons de dynamite ... son arrestation ... Sa vieille mère restée seule, qu'il ne faut pas abandonner, malgré les risques, revue après l'arrestation ... sa douleur indescriptible ... ses larmes, ses sanglots ... se jetant dans mes bras, le regard criant à l'aide ... Cette douleur d'une mère qu'aucun mot ne peut dire ... c'est trop ... le cœur se serre ... j'ai pleuré avec elle ... en silence ... ces larmes qui viennent du fond de soi ... qui remplacent toutes les paroles ...*

*Puis l'internement à la citadelle de Huy ... Le transfert au sinistre camp de Neuengamme ... Puis son dernier jour ... ses tortures ... Les bourreaux attachant ses poignets, entravant ses jambes ... le hissant par une corde à une sorte de potence ..., suspendu par les pieds ..., la tête en bas ... abandonné là ..., agité de soubresauts ..., balançant au gré du vent ..., longtemps ..., longtemps ..., devant ses camarades impuissants, obligés de regarder, de regarder voir son sang lui couler lentement de la bouche et du nez, agonisant atrocement durant des heures, râlant ..., jusqu'à son dernier soubresaut ... sans que la pitié effleure le cœur de ces monstres ... La tête me fait mal ...*

*Les râles de Gilbert résonnent et résonneront toujours dans ma tête ...*

*Mais tout cela, pourquoi ? Pourquoi nom de Dieu ?*

*Parce qu'on a fourré la haine dans l'esprit de ces hommes. Par la peste du racisme on leur a fait croire qu'ils étaient autrement que les autres, qu'ils étaient supérieurs. Alors qu'on est tous faits de la même manière. Qu'on vit, qu'on espère, qu'on souffre tous de la même façon. Qu'au cours des centaines de millénaires depuis que l'homme existe, tous les peuples se sont toujours mélangés ... Ah ! Que maudites soient les guerres et ceux, qui pour se grandir, les allument et jettent la détresse dans l'univers.*

*Pour eux ... par eux, les râles de Gilbert résonnent et résonneront toujours dans ma tête. »*

*Signé RIVIERE*

Un autre extrait des mémoires de « RIVIERE » relevé dans ses papiers, il écrit à la troisième personne comme s'il fallait oublier ces événements, cette guerre stupide entre hommes pourtant nés tous sur notre terre, Arthur Haulot disait d'ailleurs « *Parce que je ne peux souffrir la haine et la médiocrité qui tentent de s'emparer du monde. »*

*« ... Au même moment, sur la route venant de Seraing, la porte bagages de son vélo alourdi d'un gros paquet de journaux clandestins, truffé de précieux bâtons de dynamite, Rivière pédale avec hâte, sa pensée revoit les derniers événements ..., la livraison attendue, reçue après des heures de retard ..., la nuit survenue ..., puis lugubre, lancinante, l'alerte-avons, qui chasse presque toutes les faibles lumières, repères ici et là, bien utiles, rassurantes. Seules, lucioles cahotées et mi-voilées, les rares et faibles clartés de lampes d'autres cyclistes pressés.*

*Jusqu'ici pas de mauvaise rencontre, aucun contrôle sur les routes ...*

*Enfin l'entrée d'Ivoz ... La zone dangereuse est passée dans ce coin on ne les voit guère .... C'est heureux, l'ampoule du feu rouge brûlée m'eut fait interpeler ... Zut ! .... Deux gros phares devant, ... des motos, deux « feldgendarmes » ..., Ouf ... ils sont passés, rapides. Ont-ils vu ? ... Non, ... Si, ... le bruit des moteurs ralentit, coup d'oeil par dessus l'épaule .... Ils s'arrêtent près de la pharmacie (NB : Crepin) , semblent se concerter, ... Filons s'ils ont repéré le paquet, la lampe qui manque .... Le vélo fonce .... Là au bout, derrière, les phares tournent lentement ... ils reviennent ... le bruit des moteurs enfle. Vite, que faire ? ... A droite, le mur des maisons, à gauche la colline boisée, abrupte .... Pas le temps d'y grimper .... Là, avant le garage Lippe, un petit bistrot .... Pas le temps d'entrer. La lumière de la porte s'ouvrant me trahirait .... En un éclair le vélo est lâché, presque jeté contre la façade, près de l'entrée du café .... Les motos ont repris de la vitesse, ... arrivent vrombissantes, à plein gaz près de l'entrée de la vieille galerie de mine .... Trop loin ... ils n'ont rien vu .... Et c'est un piéton « paisible », marchand à dix mètres d'une bicyclette appuyée près d'un café, qu'ils croisent à toute allure, sans s'arrêter .... Ils filent vers la route de France, mais vont revenir .... il ne reste que la colline et ses broussailles .... Deux bonds, la bécane est récupérée, halée péniblement à travers tout, accrochée par ronces, lianes et branches. Déjà les chasseurs reviennent, ... ralentissent, ... approchent lentement. Leurs phares fouillent, percent les feuillages à demi dénudés .... Le vélo disparu, ils ont deviné que le seul endroit, la seule cache possible était la colline boisée ... M ..., les reflets de la lune jouent sur le guidon, les rayons et les nickels du vélo. Vite la veste est jetée dessus .... Rapide l'esprit travaille, stimulé par*

*le danger. Toutes les possibilités défilent, .... Se faufiler plus haut, abandonner le vélo, pas question de laisser là journaux et dynamite, et puis, la plaque me dénoncerait .... »*

...

*Enfin au refuge de la Rochette : « Comme une vague profonde, un raz de marée monte, ... envie de crier, là tout seul, on a gagné .... Comme le ciel paraît clair maintenant. C'est tout à coup comme si je n'avais si bien perçu l'inexprimable beauté de l'infini. Jamais le ciel ne m'a paru si sublime et sa lune si moqueuse et ironique qui semble me dire ... qui es-tu homme ? ... Bien peu de choses ... . Poussière devant ces milliards d'étoiles ... Un passant .... Ta vie, un bref éclair dans l'infini .... Mais aussi un de ces hommes qui a encore eu beaucoup de chance aujourd'hui. »*



Vue panoramique de la rue Rochette, photos prises vers 1930-1940, certainement du sentier devenu maintenant rue Haute Rochette – On remarque, au dessus à droite, la route de France. La végétation sur les talus n'est pas importante ! On aperçoit dans le tournant de la rue Rochette (comme sur la photo précédente) la ferme « Belleflamme » qui se trouve le long du ruisseau de la Rochette (cet immeuble aurait aussi abrité autrefois un modeste moulin) – Assemblage panoramique de 2 anciennes photos - collection et réalisation A. Delagoen.

Parmi les autres témoignages de Marcel Séré, nous vous communiquons également les extraits qui relatent ses différentes actions de résistance. Tout naturellement, ces mémoires nous conduiront à une prochaine chronique relative à la même période et à d'autres personnages notamment à l'Abbé Boland.

*« Dès l'invasion des allemands, les deux responsables des groupes de campeurs « les Faucons Rouges » et les « Pionniers » indignés par l'occupation et ses suites se concertent pour réagir. »*

Ils décident ainsi :

*« Les 4 baraquements du groupe, au lieu dit « carrière de la Rochette », un site qui n'était plus exploité, sont mis à la disposition de l'organisation de résistance à créer. Pour ne pas attirer l'attention sur les allées et venues, les activités des groupes de jeunes seront maintenues. Un des abris servira de refuge pour les résistants qui devraient se cacher, un autre sera aménagé pour le matériel d'impression, son accès sera caché. Les doubles parois de certains baraquements recevront dynamite et armes. Les réunions du groupe armé auront lieu à la nuit tombante, les jours où les jeunes n'y seront pas. »*

*« Le cadre posé, il fallait organiser les actions, au début ce ne fut que l'apprentissage, fils téléphoniques coupés, puis enlevés, poteaux de signalisation changés de place, détruits, impression de tracts, recrutement de gens décidés et sûrs (ce qui fut le plus malaisé), il en est de même pour la recherche d'armes. Par chance, nous furent contactés par l'organisation internationale « Front de l'Indépendance » lequel affilia nos membres dans les Milices Patriotiques et les moins âgés dans le « R.N.J. », le Rassemblement Nationale de la Jeunesse en voie de création par Fernand Demany et par l'Abbé Boland, leurs fondateurs. Ce dernier nous rappela d'ailleurs que dans ses listes nous fîmes parmi les premiers inscrits. Ensuite, grâce à « Georges Wettinck » de Jemeppe, un de nos contacts, nous reçûmes nos premières munitions de dynamite et ensuite par Jean Hansen de Seraing, un jeune partisan qui lui nous confia son gros duplicateur moderne. »*

« Jean Hansen (aussi du Val Saint Lambert ) se sentait surveillé, c'est la raison pour laquelle il nous demandait d'emporter son duplicateur et ses papiers. Il fut arrêté 4 jours plus tard, n'ayant pas voulu les conseils de se cacher dans notre refuge, pour ne pas que ses parents soient arrêtés à sa place. Sous les pires tortures, il n'a pas parlé, sinon plus d'un aurait été inquiété .»

« Après d'autres actions s'amplifièrent, sabotages, destruction de matériel de l'armée allemande, agression contre des membres de celle-ci et « punition » de collaborateurs et traîtres ».

Jean Hansen fut torturé à la citadelle de Liège et déclaré fusillé par les nazis alors que son corps portait les traces de tortures laissant peu de doutes sur les causes de sa mort.

Né le 20/08/1921 – arrêté le 15/11/1943 et tué le 11/01/1944.

*Journal Le Soir - Samedi 23 février 1991 par MICHEL BAILLY*

### **Hommage aux fondateurs du Front de l'indépendance - Trois mousquetaires de la résistance**

Ce samedi à 16 heures, une plaque commémorative sera apposée sur la façade portant le n° 82 de la rue Lesbroussart, à Ixelles, à l'initiative du Cercle d'histoire locale de cette commune. Elle est dédiée à ceux qui, au début de 1941, fondèrent le Front de l'indépendance (FI), un des plus importants organismes de résistance à l'occupant allemand. Le FI fut une formation complexe qui eut pour ambition, outre de combattre la propagande nazie dans la population belge, d'aider les réfractaires et, plus tard, de contribuer à chasser l'ennemi hors du territoire. Parmi les fondateurs, trois hommes ont été mis sur le pavois pour le rôle essentiel qu'ils jouèrent dans la création du mouvement. Ce furent des personnages bien différents les uns des autres qu'ont été le Dr Albert Marteaux, l'abbé André Boland et notre confrère Fernand Demany.

Le FI, dans un dessein d'union patriotique face à un ennemi commun, se voulut pluraliste tant politiquement qu'idéologiquement. C'est pourquoi, aux trois mousquetaires, qui étaient «de gauche», furent adjoints Norbert Hougardy, libéral qui n'était cependant pas le délégué de son parti, et Marcel Grégoire, représentant du parti catholique. Le Front de l'indépendance a souvent été accusé d'avoir été sous la coupe des communistes. Ceux-ci y étaient pourtant minoritaires encore que fort influents dans plusieurs secteurs importants, notamment parmi les «Partisans armés» où militaient de nombreux «anciens» des Brigades internationales en Espagne. Le gouvernement de Londres n'accepta d'aider substantiellement le FI qu'au terme d'un voyage à Londres du catholique Marcel Grégoire. Jusque-là, les appels du Dr Marteaux, communiste, étaient restés vains. Les inquiétudes s'accrurent encore au lendemain de la libération quand le FI, sous la conduite de Demany, tenta de faire pression sur le gouvernement par des manifestations de rues.

Durant la guerre, au demeurant, le FI fut très réellement pluraliste et tout entier voué à la lutte antinazie. Quant aux mousquetaires fondateurs, ils étaient loin de présenter le profil caractéristique d'un militant du PC. Le Dr Marteaux, s'il était passé du Parti ouvrier belge au parti communiste, était bien accepté par la droite qui, selon Désiré Denuit, le tenait pour un apôtre. Lorsqu'il mourut, en mai 1949, Demany rappela que ce médecin, humaniste et marxiste, avait fait construire les premières cités ouvrières de l'agglomération bruxelloise et avait proposé, avant tous, d'intercommunaliser les assistances publiques. Il avait été résistant, de 1940 à 1944, sous le pseudonyme de Frédéric. Après guerre, il fut ministre de la Santé publique.

Marteaux et Demany avaient connu l'abbé Boland au sein de l'Association Belgique-Chine où retentissait l'indignation que l'invasion de la Chine par le Japon avait suscitée en Belgique. L'abbé avait été missionnaire en Chine. Dans l'éloge funèbre qu'il fit de lui en 1955, Demany écrivait: «A tous les patriotes, ce prêtre tendait la main. Aux socialistes, aux communistes, il disait: Je vous laisse Marx et Lénine. Laissez moi mon Christ».

Quant à Fernand Demany, le plus remuant et le mieux connu des trois, il fut un intarissable polémiste et un poète délicat. Il ne s'affilia au parti communiste, encore ce fut-il pour peu de temps, qu'après la guerre. Durant celle-ci, les trois mousquetaires n'eurent qu'un seul dessein: combattre l'occupant.